

presse anglaise, n'a pas été qualifiée d'ingérence indue, n'a soulevée aucune protestation. Les auteurs de cette lettre pastorale n'ont pas été traités de politiciens et de partisans, et leur droit de parler lorsque les intérêts religieux sont en jeu n'a été mis en question par qui que ce soit. On a trouvé leur action collective fort naturelle.

Heureux pays où le sens commun est autant en honneur !

Ce fait, dit le *Catholic Register* de Toronto, ne prouve pas que la liberté religieuse est plus grande en Angleterre qu'au Canada, mais qu'elle est infiniment mieux comprise, et comporte un enseignement que beaucoup, parmi nous, ont besoin de méditer.

Fabiola et son curé .

FABIOLA. — J'ai le plaisir de vous informer, M. le curé, que mes démarches ont été couronnées de succès.

LE CURÉ. — J'en suis bien aise, madame, et je vous remercie.

FABIOLA. — Non seulement les deux petits orphelins ont maintenant bon gîte, mais ce qui vaut mieux, leur âme est à l'abri de tout danger.

LE CURÉ. — Ceci, madame, démontre une fois de plus la beauté du rôle assigné à la femme dans l'œuvre du salut du prochain. Aussi je ne comprends guère celles qui ne savent pas s'en contenter.

FABIOLA. — Je ne doute pas de la sincérité de vos paroles, M. le curé, mais je vous avoue franchement qu'elles me surprennent quelque peu.

LE CURÉ. — Je n'ai pourtant fait que répéter une vérité incontestable, et qui a été dite cent fois.

FABIOLA. — Sans doute, M. le curé, mais laissez-moi vous faire remarquer qu'on dit plus souvent que tout le mal est venu de la femme, qu'il n'est pas de méchanceté comme celle de la femme, et autres amabilités de ce genre.

LE CURÉ. — Ceux qui parlent ainsi, madame, — abstraction faite des perroquets — ont généralement un dossier qu'ils ne voudraient pas exposer à l'action des rayons X. soyez-en sûre.

FABIOLA. — On pourrait peut-être leur retorquer avec plus de vérité, que tout le mal vient de l'homme.

LE CURÉ. — Avec autant de vérité, du moins.